

agrypnogènes la prédisposition à l'apoplexie. Les préludes éloignés de celle-ci (et il en existe plus souvent qu'on ne l'imagine) sont une sorte d'engourdissement, de torpeur musculaire et intellectuelle, de tendance invincible au sommeil après le repas du soir; cette somnolence *pré-apoplectique* se manifeste principalement l'hiver, et nous avons dans l'usage du café ou du thé un moyen très-facile de la combattre. C'est là un point de pratique que je ne saurais signaler avec trop d'insistance. Tous les empoisonnements à forme comateuse indiquent aussi l'emploi du café, et, quand ces empoisonnements sont constitués par des substances à base d'alcaloïdes, l'infusion de café, qu'on peut additionner de tannin⁽¹⁾, agit à la fois et comme antidote chimique (voy. t. II, p. 270) et comme moyen de réveiller la vie cérébrale, menacée d'une absorption qui ne peut durer longtemps sans grave danger.

LIVRE DEUXIÈME

PROVOCATION DE LA FIÈVRE

(PYRÉTOGÈNES; de πυρετός, fièvre, γεννῶ, je produis)

Parmi les théories diverses qui ont été produites pour expliquer la nature et le but de la fièvre, celle qui satisfait le mieux l'esprit la considère comme un mouvement réactionnel de l'organisme contre une cause morbifique ayant pour but l'élimination ou la destruction de celle-ci. La fièvre est donc toujours salutaire dans ses tendances, comme le sont les actes complexes qui préparent l'élimination d'un séquestre; mais, de même que, dans le second cas, une esquille dirigée vers l'extérieur peut rencontrer une artère et l'ouvrir ou l'ulcérer, de même aussi, dans le premier, la fièvre peut souvent, par sa violence,

(¹) 1050. Le café, dans ces cas, doit être manié à très-hautes doses, et, pour qu'il développe énergiquement son action, il faut qu'il soit très-concentré. Dans quelques cas, on peut le préparer, je l'ai déjà dit, avec une forte infusion de thé vert. Dans les empoisonnements soporeux produits par des alcaloïdes, la morphine par exemple, on peut additionner chaque tasse de café de 25 centigr. de tannin [375], et, en les donnant coup sur coup, arriver à 1 gram. 50 centigr. ou même 2 gr. de cette substance.

par les modifications organiques et fonctionnelles qu'elle suscite, conduire à un résultat directement opposé à celui que la nature médicatrice semblait préparer. «La nature, dit à ce propos Alexis Pujol, peut bien succomber dans le combat; mais, comme l'a très-bien dit Junker, quel que soit l'événement, le salut du malade n'en est pas moins, dans toutes les fièvres vives, l'unique fin qu'elle se propose. La fièvre fait, à la vérité, partie de la maladie; mais, selon l'expression du savant Gaubius, c'est la partie utile, la partie active, celle qui, par un désordre passager et universel, est seule capable de rétablir l'ordre et l'harmonie dans toutes les fonctions. Si on le veut encore, la fièvre est une vraie maladie, mais aussi faut-il convenir avec Celse qu'elle fait en même temps l'office d'un véritable remède: «*Est morbus, est medicina.*» (Alex. Pujol, *Œuvres de méd. pratique*; Paris, 1823, t. II.— *Dissertation sur l'art d'exciter et de modérer la fièvre pour la guérison des maladies chroniques*, pag. 9.)

Ce sentiment de l'utilité de la fièvre inspirait la médecine antique; il ne se reflétait pas dans le vulgaire, comme on l'a dit, par l'érection d'autels à la déesse *Februaris*, qu'on honorait bien plutôt d'un culte ressemblant à celui des Euménides, mais tous les grands praticiens de l'antiquité avaient parfaitement reconnu que c'était la voie presque nécessaire par laquelle les maladies aiguës et un grand nombre de maladies chroniques doivent passer pour arriver à la guérison. Alex. Pujol, développant cette idée avec une grande force de dialectique et d'érudition, vit (que les temps sont changés!) son mémoire couronné par la Société royale de médecine de Paris.

En 1820, C. Fages soutenait, à l'École de Montpellier, une thèse ayant pour titre: «*Recherches pour servir à l'histoire critique et apologétique de la fièvre*», dans laquelle se retrouvent, sous une forme empreinte d'une certaine exagération, d'excellents arguments en faveur de la doctrine de l'utilité de la fièvre. Jaumes père, établissant une distinction fondée entre la *fièvre synergique*, qui tend au rétablissement de la santé, et la *fièvre sympathique*, qui, dépendant d'une lésion locale, n'a pas d'utilité en elle-même, fonde sur cette distinction qui n'est pas toujours au-dessus des ressources de la clinique la règle de conduite du praticien, qui doit respecter la première comme un acte médicateur, et qui doit tout faire pour réfréner la seconde. Malheureusement, il y a souvent dans l'évolution d'une maladie aiguë un emmêlement de ces deux sortes de fièvre, qui se succèdent une ou plusieurs fois l'une à l'autre, de sorte que la conduite à suivre n'est pas aussi nettement tracée qu'on pourrait le penser. (Voy. F. Jaumes, *Traité de pathologie et de thérap. générales*, MDCCCLXIX, p. 856.)

Mais ce qui ne peut pas tromper, c'est la coïncidence de la diminution de la fièvre avec l'aggravation des accidents du côté des grandes fonctions, d'où l'indication de recourir aux moyens pyrétogènes, c'est-à-dire de rallumer la fièvre.

Je ne ferai qu'indiquer ces moyens, dont j'ai déjà parlé à propos des stimulants cardio-vasculaires et des stimulants de la thermogénèse (t. I, pag. 324 et 726). Les moyens de caléfaction extérieure et intérieure, les stimulants de la circulation (éther, alcools, essences), résument à peu près nos ressources pour remplir cette indication. Il faut y joindre les injections hypodermiques d'éther, dont l'action pyrétogène n'est pas douteuse⁽¹⁾. L'alcool est le pyrétogène par excellence, et j'entrerai à ce sujet dans quelques développements.

L'alcool est le remède de l'asthénie et de l'algidité, deux faits morbides qui peuvent exister isolément, mais qui sont très-souvent réunis et qui indiquent un danger pressant. Dans ces cas, il faut ne voir que l'état de dépression dans lequel se trouve l'organisme, et, quelle qu'en soit la cause, qu'elle dépende d'une perturbation générale ou d'une cause locale, il faut, celle-ci fût-elle inflammatoire, ainsi que cela arrive souvent, ne songer qu'à l'atteinte insidieuse dont la vie est menacée et, autant qu'il est en nous, il convient de réaliser la fièvre au plus vite; car la fièvre, c'est la lutte avec ses chances, bonnes ou mauvaises. C'est sans doute en ce sens que Graves se faisait, avec raison, un titre d'honneur d'avoir *nourri* la fièvre; car cette exaltation morbide de l'énergie vitale ne saurait s'opérer et durer si l'alimentation ne lui fournissait ses matériaux, et c'est ainsi qu'il faut se rendre compte des succès que l'on obtient depuis qu'on applique au régime des typhoïdants la réforme diététique, dont le signal est parti d'outre-Manche.

La restauration de l'alcool en thérapeutique peut être considérée comme un des progrès les plus sensibles de la médecine contemporaine. Todd a attaché son nom à ce progrès; mais, comme cela arrive invariablement, il a abusé d'une idée juste, et, considérant toutes les inflammations, malgré la forme de la réaction générale qu'elles produisent, comme reposant sur un fonds d'asthénie, il croit qu'il est urgent, pour que la solution s'en opère, de venir en aide par les stimulants à la nature, qui

(1) 1051. Les *injections d'éther*, préconisées par Ortille (de Lille) et Verneuil, se font avec la seringue ordinaire. On injecte une demi-seringue ou une seringue, et on renouvelle suivant l'indication. Il n'y a pas d'accidents locaux.

est trop souvent impuissante à se suffire à elle-même. L'alcool est donc le coup d'épéon donné à la force médicatrice qui défaille; et, comme on peut supposer que cette asthénie est constante, l'indication de ce stimulant se trouve partout pour les partisans du toddisme. Là est l'exagération flagrante. L'alcool ne convient que là où s'accusent, pour le clinicien, les signes d'une dépression cardiaco-vasculaire et calorifique menaçante, et là où l'appareil fébrile, qui est l'accompagnement normal de certaines inflammations, est enchaîné en quelque sorte par l'âge, la débilité, l'atteinte portée à la constitution par la misère. Il faut intervenir alors par les stimulants, que cette indication se rencontre dans les pyrexies ou bien dans les fièvres symptomatiques d'inflammations.

La fièvre typhoïde a été considérée, en particulier, comme opportune à l'emploi de l'alcool, et l'on est entré à ce sujet dans une voie de large expérimentation; Todd, Jonh Pursell (de Brighton), Graves, Tweedie, Béhier, etc., ont expérimenté l'alcool dans la fièvre typhoïde. Ce dernier clinicien a eu recours à l'alcool dans cinq cas de fièvre typhoïde à forme très-grave. « Je n'en ai, dit-il, obtenu aucun bon effet; il est vrai que les formes étaient très-graves et la maladie déjà fort ancienne. » (Béhier, *Dict. encyclop. des sc. médicales*, 1^{re} série, M DCCC LXV, t. II, p. 608.) On peut dire, d'une manière générale, que les vins généreux largement maniés, comme l'ont fait en 1862 Monneret et Bricheateau, sont plus applicables à la fièvre typhoïde que l'alcool; mais on ne saurait, en se fondant, comme le font encore beaucoup de praticiens, sur une préoccupation un peu exclusive de l'état anatomo-pathologique de la fin de l'intestin grêle chez les typhoïdants, se refuser, *dans des cas déterminés*, à l'emploi de l'alcool dans la fièvre typhoïde. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, sans parler de l'état des forces comme indication de l'alcool, que la fièvre, après avoir rendu turgescents les capillaires des divers organes, venant à baisser brusquement, abandonne ceux-ci à tous les dangers d'une congestion menaçante; il faut alors augmenter l'impulsion cardiaque, qui languit, et l'alcool remplit à merveille cette indication.

Mais c'est surtout la pneumonie qui a été, entre les maladies aiguës, choisie pour l'application de la méthode de Todd. Béhier a employé l'alcool sur 36 pneumoniques et 29 ont guéri. Ces résultats sont en somme avantageux; mais, pour les apprécier, il faut entrer dans l'analyse attentive des faits. Béhier était trop clinicien, du reste, pour considérer, avec Todd, l'alcool comme le *médicament* de la pneumonie, et l'on peut admettre avec lui que la potion de Todd est extrêmement utile dans la pneumonie

des vieillards et des gens épuisés (qui réalisent le programme d'une vieillesse anticipée), quand il existe de la prostration et du délire, sans pour cela faire en rien à ce brownisme rajeuni l'abandon des principes de la thérapeutique traditionnelle.

On comprend également que l'alcool ait pu réussir dans *certains* cas de rhumatisme articulaire aigu généralisé, dans *certains* cas d'érysipèles graves de la face, comme il réussit dans *certains* cas de fièvre typhoïde et dans *certains* cas de pneumonie; mais, en dehors de ces distinctions dont l'analyse thérapeutique est la seule base, tout, dans le toddisme, n'est qu'aventure et empirisme. Par malheur, l'esprit des médecins vulgaires est toujours à la recherche des formules absolues et universelles qui dispensent de raisonner, et c'est par là que le toddisme est considéré, par les uns, comme une excentricité dangereuse, et, par les autres, comme un remède à mettre en pratique dans toutes les inflammations et les fièvres. Aucune ne l'exclut nécessairement, aucune ne l'appelle dans tous les cas: là est la vérité clinique (1).

Je rappellerai, en terminant, qu'au lieu d'interpréter les bons effets de l'alcool, dans les fièvres et les inflammations asthéniques, par une poussée cardio-vasculaire, un réveil de la fièvre, on a voulu, dans ces dernières années, faire de ce médicament un modérateur de la thermogénèse, un défervescent. C. Binz (de Bonn) a surtout défendu cette opinion, contre laquelle protestent les faits et l'expérience usuelle.

Si l'on conteste quelquefois l'utilité de l'alcool dans les maladies aiguës, fébriles ou inflammatoires, les praticiens sont unanimes à reconnaître ses bons effets dans tous les empoison-

(1) 1052. La *potion de Todd* a été très modifiée, et chaque praticien a sa formule; on peut employer la suivante:

℞ Eau-de-vie.....	60 à 120 grammes.
Hydrolat de menthe. .	60 à 120 —
Sirop de Tolu.....	30 à 60 —

Chaque cuillerée à bouche contient 4 gram. d'eau-de-vie. On les rapproche plus ou moins, suivant le résultat à atteindre. On peut remplacer l'hydrolat de menthe par l'hydrolat de mélisse, et le sirop de Tolu par le sirop d'écorce d'oranges amères. Au reste, un avantage pratique de cette médication est que l'on en a partout les éléments sous la main et qu'un alcool alimentaire quelconque y suffit. Si l'on veut, accessoirement, calmer l'éréthisme nerveux, il faut substituer le *kirsch* au cognac; s'il y a utilité à produire de la diurèse, le *genièvre* ou *gin* vaut mieux. Ce dernier alcool a, de plus, une action emménagogue qui lui est reconnue par les médecins anglais et dont on peut aussi tirer profit.

nements dits *froids*, c'est-à-dire produisant un état profond d'asthénie.

Le caractère propre de l'empoisonnement arsenical est l'algidité: la peau se refroidit, le nez s'étire, la voix se casse, le pouls devient faible, et l'abondance habituelle des évacuations complète cette ressemblance de l'intoxication arsenicale avec le choléra. Aussi, le rejet ou la neutralisation chimique du poison étant opérés, les indications ultérieures se confondent avec celles du choléra et se résument ainsi: 1° stimuler la circulation; 2° diminuer les déperditions intestinales.

L'alcool joue dans ce cas, comme agent de la médication pyrétogénétique, un rôle prédominant. C'est une conception très-juste de l'école italienne, au milieu de tant d'erreurs et d'idées systématiques, d'avoir considéré les alcooliques comme constituant le traitement rationnel de l'empoisonnement par l'arsenic. Rognetta a, chez nous, particulièrement insisté sur ce fait. De Larue (de Bergerac) a traité de cette façon cinq personnes d'une même famille intoxiquées gravement par l'arsenic, et toutes les cinq ont guéri (1). (*Revue de thérap. médico-chir.*, 1857.)

Fourrier (de Compiègne) a insisté sur l'utilité de l'alcool dans le *cholera infantilis*, et a publié six observations qui ne permettent guère de doute sur ce point. C'est certainement, avec les moyens de caléfaction extérieure, la ressource sur laquelle il est le plus permis de compter (2). (Fourrier, *de l'Emploi de l'alcool dans la fièvre typhoïde et le choléra infantile*, in *Bullet. de thérap.*, 1873, t. LXXXV, p. 292). Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point en nous occupant des moyens à l'aide desquels on peut combattre l'algidité et l'asthénie chez les enfants.

(1) 1053. Le traitement a consisté dans l'emploi de l'eau-de-vie à la dose d'une cuillerée à bouche de quart d'heure en quart d'heure et de vingt-cinq en vingt-cinq minutes pour les deux enfants. On pourrait aussi ajouter à cette formule l'emploi de lavements laudanisés ayant pour base du vin de Porto.

(2) 1054. Fourrier prescrit une potion avec 30 gram. d'eau-de-vie et des bains contenant 2 litres du même liquide. L'enfant ne prend pour aliments que du lait coupé d'eau de chaux. Je ne vois pas trop ce que l'on peut attendre des bains à l'alcool; mieux vaudraient les bains sinapisés.